

**Entre vouloir croire
et refuser de croire,
la vie spirituelle.**

Conférence

de

M. Jean Bédard

Mercredi 24 septembre 2008

Entre vouloir croire et refuser de croire, la vie spirituelle

J'avais dix-huit ans et j'étais figé devant une agonisante : ma mère. Ce fut un rendez-vous manqué. Et comme c'était le dernier rendez-vous, je l'ai porté difficilement.

Pourtant, à mon insu, j'ai emporté l'héritage. Quel héritage ? Maman s'est abandonné en toute confiance à la mort comme un nourrisson s'abandonne à sa mère.

Ce n'est pas un petit héritage !

Ce qui a été un poids, ce n'était pas cet héritage, mais mon incapacité à lui dire, à ce moment là, ma reconnaissance.

Nous sommes comme des vases communicants et si rien ne sort, alors rien n'entre. Et comme rien ne sortait de ma bouche rien n'entrait dans mes oreilles. Ce fut un deuil différé.

C'est bien plus tard que j'ai accueilli rétroactivement son pardon. Car le pardon d'une mère arrive bien avant la faute. C'est un crédit. Quand j'ai encaissé son pardon, alors j'ai pu dire merci, et c'est lorsque j'ai dit merci que j'ai effectivement profité de l'héritage que j'avais reçu.

La vie m'était précieuse car quelque chose de la vie traversait la mort avec confiance. Cette expérience n'était pas un petit héritage.

J'ai cru durant quelques années que ma vie avait été difficile parce que mes parents avaient vécu pauvrement, dans un quartier violent de Montréal, que j'étais dyslexique et que j'avais été violenté et ridiculisé pendant sept ans à l'école.

Mais pas du tout. Cette petite misère m'avait aidé, elle avait concentré mon goût de vivre, avait mis de la pression sur mon besoin de vivre, si bien que la vie était devenue précieuse, un diamant précieux, qui, me semblait-il, pouvait survivre même dans un quartier particulièrement pauvre de Montréal.

Ce qui a été très difficile à porter, en fait, ce n'a pas été les coups de la vie qui m'ont affermi. Ce qui a été difficile à porter, c'est d'avoir été aimé complètement, gratuitement, sans considération pour mes nombreuses gaucheries, ma timidité maladive, mon enfermement sur moi-même et ma révolte viscérale contre l'injustice.

Malgré tout cela et peut-être pour cela, ma mère m'aimait et mon père aussi.

C'était un affront cet amour trop grand, parce que moi, je ne m'aimais pas.

Pourtant, il a suffi, qu'enfin des larmes sortent de moi, glissent sur mes joues, pour que cet amour entre en moi. C'étaient des larmes de compassion pour l'enfant et l'adolescent que j'avais été. À vrai dire, c'était les larmes de ma mère qui sortaient par mes yeux à moi, et cela a laissé de la place pour le bonheur de vivre.

Nous sommes des vases communicants. C'était la première chose que je voulais dire. Le reste c'est un peu moins important, mais ça concerne tout de même le cœur où se vit la fraternité, je veux parler de notre capacité à aimer à travers nos croyances.

Car c'est cela la vie spirituelle : aimer à travers nos croyances comme ma mère m'a aimé sans considération pour ma manie d'enfermement.

Vous le savez : la vie, parfois, nous percute de plein fouet. Le choc peut nous sortir de notre maison de croyances et nous sommes déboussolés. Nos valeurs sont radicalement

bousculées. A y regarder de près, ce n'est pas le chaos qui est arrivé, ni la désorganisation des émotions, au contraire, quelque chose de fondamental est en train de nous « re-boussole » de nous faire entrer encore plus pleinement dans la vie.

Quelque chose est en train de nous rendre fraternel, capable d'aimer à travers les croyances, quelque chose qu'on appelle, aujourd'hui, la vie spirituelle.

Près de chez moi, au Bic, il y a une falaise de cent mètres qui donne directement sur la mer. Des faucons pèlerins nichent là. Pour un faucon, plonger dans le vide, ouvrir les ailes et danser dans le vent, c'est le bonheur. Mais si on attache un poids important au cou de l'oiseau, il reste sur le bord de la falaise effrayé par la hauteur. Ce qui l'attirait, il y a un moment, avec tant de plaisir, l'effraie maintenant. Le pauvre oiseau ne va plus selon sa nature, mais va en sens contraire simplement parce qu'il a un poids sur le dos.

L'âme humaine, elle, est faite pour l'abîme comme l'oiseau est fait pour les grands espaces. Il trouve son bonheur dans l'abîme. C'est sa nature spirituelle de pouvoir s'abandonner à l'abîme au-delà de ses croyances.

La question capitale d'une existence humaine est celle-ci : qu'est-ce qui m'empêche de sauter dans l'abîme avec autant de confiance qu'un faucon plonge dans le vide ? C'est une question de poids. Ce poids change la nature de l'être humain. Lui qui aime traverser ses croyances pour vivre la fraternité, s'enferme dans ses croyances par peur.

Alors, quel poids je porte ? Quel poids tue ma confiance au point d'inhiber mes capacités de fraternité ?

Dans son fameux livre, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Henri Bergson, prix Nobel de littérature, démontre qu'une personne angoissée face à l'incertitude propre à la vie d'un mortel, accumule un ensemble de croyances pour se rassurer. C'est le poids. Mais hélas ! plus cette personne a de croyances, plus elle a de poids, plus elle a de poids, plus elle a peur de l'incertitude et donc de l'abîme, et plus elle a peur, plus elle se retranche dans ses croyances qui deviennent des dogmes indiscutables.

C'est un terrible sort.

Le mot « con-fiance » provient de la même racine que le mot « foi », *fiance*. Vivre dans la foi, c'est vivre dans la confiance, ne pas avoir de poids donc, ne pas avoir d'attachement vis-à-vis de telle ou telle croyance. Dit autrement, et c'est la grande argumentation de Bergson, la foi est inversement proportionnelle aux croyances, aussi l'accompagnant spirituel, le soignant spirituel accepte, reçoit et traverse toutes les croyances parce qu'il est plein de foi, sans poids, heureux voyageur des abîmes.

La foi, la fiance, c'est l'enfant qui ose ses premiers pas sans être tout à fait sûr de lui, parce qu'il désire rejoindre sa mère. La foi, c'est une expérience. La croyance, par exemple, croire aux extraterrestres, croire à la réincarnation, croire que la mort est un point final, croire que Dieu n'existe pas ou qu'il existe... C'est le plus souvent une habitude, ou c'est un choix auquel on s'accroche. Ce peut être un choix logique, probabiliste, rationnel, irrationnel, entêté, traditionnel, mais ce n'est pas une expérience, c'est une décision, la plupart du temps assez arbitraire et qui reflète une culture, un moment dans l'histoire, une opinion plus ou moins généralisée...

Bref la foi, ici, se définit comme une recherche de vérité dans l'expérience, alors que l'accumulation de croyances forme une idéologie qui tend à se fermer, c'est-à-dire à fuir la vérité :

- La personne de foi tend vers la vérité, la personne de croyances défend sa vérité.
- La personne de foi se remet en question, la personne de croyance remet les autres en question.
- La foi se développe par et dans le doute, la croyance rejette le doute.
- La foi intègre l'étranger, la croyance exclut l'étranger.

Les croyances ont tendance à se regrouper en un système de croyances qui se ferme sur lui-même.

La religion n'est pas toujours une idéologie fermée et on retrouve des idéologies fermées qui sont parfaitement laïques : le fascisme, par exemple, ou l'athéisme matérialiste, ou la croyance que la mort est la fin de tout (croyance qui, soit dit en passant, favorise le suicide)...

Lorsqu'on s'accroche avec frénésie à des idéologies, qu'on en vient à se fermer à la discussion et surtout à l'expérience, lorsque cela devient une certitude, alors on peut s'engouffrer dans une fermeture et même un fanatisme hautement dangereux pour soi et pour les autres.

On ne doit jamais oublier les terribles folies collectives et meurtrières des guerres de religion ni des guerres contre une religion.

Dans son chef d'œuvre : *L'écriture ou la vie*, Jorge Semprun, qui a survécu aux camps de concentration, se pose la question fondamentale d'André Malraux : « Quelle est cette région cruciale de l'âme où le mal absolu s'oppose à la fraternité ? » Car l'Allemagne, pays civilisé s'il en est, est entré dans un délire collectif épouvantable qui a coûté la vie à plus de 40 millions de victimes directes de la guerre, à plus de 7 millions de femmes, d'enfants, d'hommes déshumanisés et massacrés comme des chiens dans des camps d'extermination.

Et ce mal radical, on le retrouve à chaque siècle d'histoire, parfois plusieurs fois dans un siècle, et dans toutes sortes de contextes. La quantité de terreur, d'horreur, d'inhumanité ne semble dépendre que de la modernité des moyens.

Le délire fanatique est encore présent aujourd'hui, à plusieurs endroits de la planète. On est donc vraiment en droit de se demander quelle est la racine de ce mal radical.

Autant Semprun que Bergson, autant Anna Arendt que Hermann Broch, tous les grands philosophes qui ont fouillé la question du mal radical arrivent à l'hypothèse suivante :

il est le résultat de croyances durcies, stratifiées et institutionnalisées, c'est-à-dire d'idéologie fermée. Il est le résultat du cercle vicieux des croyances qui commencent dans la peur de l'incertitude et de la mort. Contre cette peur, on élève un lourd poids de croyances, ajoutant un lourd poids de croyances sur le dos de l'oiseau des abîmes qu'est l'être humain, la peur s'accroît, et avec la peur, le poids des croyances s'accroît encore davantage.

Au bout de ce cercle vicieux : le fanatisme, la sélection des conformes, l'exclusion des non conformes et la destruction des ennemis, c'est-à-dire de ceux qui croient autre chose.

Si l'accompagnement spirituel est le fait des oiseaux, il est nécessaire de vivre une grande pauvreté en croyances et une grande richesse en ouverture et en confiance dans l'inconnu.

Il faut l'héritage de ma mère.

Vous l'expérimentez au quotidien : la vie, parfois, nous percute de plein fouet. Le choc peut nous sortir de notre maison de croyances et nous sommes déboussolés. Nos valeurs sont radicalement bousculées. A y regarder de près, ce n'est pas le chaos qui vient, ni la désorganisation des émotions, au contraire, quelque chose de fondamental est en train de nous « re-boussoler », de nous faire entrer encore plus pleinement dans la vie, c'est-à-dire dans la vie fraternelle.

Des valeurs beaucoup plus profondes, capables de traverser notre existence passagère sont en train de reconstruire notre regard pour qu'il voit, au-delà des croyances, les êtres vivants. Nous sommes devant la nécessité d'établir un nouveau rapport de confiance avec l'inconnu, un rapport au moins suffisant pour une expression de nos sentiments les plus profonds.

Et si nous osons nous prêter à l'intimité de l'inconnu, l'expérience spirituelle nous transforme et nous sentons une étrange sérénité submerger progressivement nos misères. Si on veut passer de l'idéologie religieuse ou laïque à l'expérience spirituelle de la foi, il faut être capable de faire face à l'abîme.

Qu'est-ce que l'abîme dont parlent tout les chercheurs de vérité ?

Je crois qu'il y a essentiellement deux zones à traverser :

1. la culpabilité ;
2. l'angoisse primordiale.

1- Parlons d'abord de la culpabilité :

La culpabilité suit les idéologies comme les chiens suivent les chasseurs. Je ne parlerai ici que de la tradition judaïque du péché héréditaire. Il y a deux aspects dans Yahvé : la gratuité et le marchandage.

Le côté marchandage, lié au dieu de la colère, El Shaddai, ressemble à ceci : Dieu fait de vagues promesses au peuple, promesses de victoire, promesses de liberté... à condition d'obéir à des règles précises. On doit obéir maintenant à des règles précises si on veut espérer des récompenses assez floues dans le futur. Une désobéissance est un péché et le péché se transmet d'une génération à l'autre, de sorte qu'on peut subir les conséquences des péchés de nos pères.

Une des innovations de l'Évangile a consisté à ramener les compteurs à zéro et à miser sur une relation totalement gratuite avec Dieu. Si on voulait paraphraser les béatitudes, on pourrait dire :

Heureux ceux qui sont sortis de la guerre des reproches, je veux dire ceux qui sont sortis de l'Ancienne Alliance fondée sur le marchandage.

Tous ceux qui veulent faire le bien selon ce qu'ils ont entendu et pratiquer la vertu selon un modèle proposé, donc selon une idéologie, ont des reproches à faire et des reproches à entendre. Personne ne peut être à la hauteur d'un modèle de bien défini d'avance en dehors de l'expérience humaine.

Et plus une personne s'en veut de ne pas être à la hauteur, plus elle vit dans la culpabilité et la rancœur. Alors, pour éviter des émotions aussi déplaisantes, elle se bande les yeux. Elle ne voit de la misère du monde que la partie qu'elle est capable de soulager; elle en prend seulement pour son pouvoir. Une telle personne traverse le quartier le plus misérable d'une ville en priant pour les pauvres sans les voir vraiment. Après tout, ne subissent-ils pas simplement les conséquences de leurs choix!

Ces gens ne sont pas les bons Samaritains dont parle Jésus qui, eux, voient tous les pauvres, même les pauvres qui n'arrivent pas à s'aider eux-mêmes.

D'autres sont si préoccupés de conserver et de protéger une idée du bien qu'ils persécutent tous ceux qui ne se conforment pas à cette idée. Ils vont en sens contraire de l'Évangile qui invite à accueillir chez soi l'étranger, à aimer l'ennemi, celui qui ne pense pas comme nous.

Ne pratiquez pas la guerre des reproches puisqu'elle rend aveugle au prochain.

Heureux ceux qui ne vivent plus pour la vertu qu'on leur a enseignée, car ils sont sans reproche. Ils ne voient pas un bien à faire, mais des enfants, des femmes, des hommes à rencontrer.

Heureux ceux qui demeurent dans cet état de l'amour, car ils voient la détresse des hommes bien au-delà de leur capacité de les soulager.

Voir est la mesure du cœur. Le cœur prendra toujours la misère dans ses bras comme une mère prend un enfant sur son sein. Connaissez-vous un bonheur plus grand que de prendre un nourrisson sur sa poitrine? C'est pourquoi Jésus dit : heureux les cœurs purs.

Le cœur sera toujours plus grand que la misère, car il n'est pas passionné par des buts qui engendrent des reproches, mais par des êtres humains qui ont besoin, par-dessus tout, d'amour. Et l'amour, on le reconnaît au bonheur qu'il apporte d'abord en soi, puis dans l'autre.

Celui qui voit dans la mesure du pain qu'il a ne voit pas beaucoup. Celui qui voit dans la mesure de l'amour voit tout. Car s'il n'a pas d'amour, il en prend, s'il en a, il en donne. Rien ne peut faire obstacle à l'amour.

Heureux les pauvres! Car si leur cœur est nu, ils voient tous les êtres vivants. Vous levez les yeux et le paysage vous remplit à ras bord. Voir est déjà une relation suffisante. N'est-ce pas extraordinaire!

Peu de personnes veulent le mal, mais beaucoup veulent le bien tel qu'ils le pensent. Aussi, le bien qu'ils veulent est un bien imaginé arbitrairement, ou rationnellement, ou égoïstement, ou stratégiquement... C'est un bien pour quelque chose qu'ils veulent. Ce bien est la racine même du mal radical dont parle Malarmé et Semprun car il ne résulte pas de l'acte de voir mais de l'acte de vouloir. Il est foncièrement aveugle.

Dans la guerre des reproches, le cœur s'use et se vide sans jamais pouvoir se renouveler. Dans l'amour, le cœur se renouvelle, car ce qu'il n'est pas capable de donner, il le prend avec les yeux qui, eux, voient toute la beauté du monde et de la création.

Voilà pour la culpabilité, de très grandes traditions nous disent de la noyer dans l'amour.

2-Qu'en est-il de l'angoisse primordiale?

Jorge Semprun qui, comme je l'ai dit, a survécu au terrible camp de concentration de Buchenwald raconte : « Ce n'était pas un sentiment de culpabilité qui m'empoignait. Ce sentiment-là n'est que dérivé. L'angoisse nue de vivre lui est antérieure : l'angoisse d'être né, issu du néant par un hasard irrémédiable. »

Tous les grands spirituels qui ont traversé le désert, leur désert, racontent ce face à face avec ce sentiment. Car enfin, expérimentiellement, lorsqu'on remonte dans le passé, on arrive au jour de notre naissance, à notre passage du néant à l'être. Et c'est un immense mystère. Nous avons été tirés du néant. En tout cas, cette expérience fut la nôtre au moins pour notre mémoire.

Plus que cela, à chaque instant, nous sommes tirés du néant par des forces extérieures. Le soleil, la nourriture, l'eau que nous buvons nous tirent du néant. Par exemple, si à l'instant même, le soleil disparaissait d'autour de la terre, à l'instant même nous ne serions plus qu'une cuillerée de poussière froide emportée dans un vent glacé.

Cette angoisse de notre complète dépendance à ce qui nous dépasse, à des forces indépendantes de nous, est très difficile à supporter.

C'est la définition même de l'abîme, et abîme, c'est le lieu, disions-nous, où aime danser l'âme du poète, l'âme des grands voyageurs de la foi.

Comment-est possible, que l'angoisse primordiale de l'être humain soit cet abîme, source de bonheur de tous les grands sages, des grands artistes aussi? Car enfin, Mozart et Bach y ont puisé leur musique, Baudelaire, sa poésie, Mahomet, le Coran, Jésus, la foi dans l'amour, Gandhi, sa confiance dans la résistance pacifique, Bouddha, sa paix infini, Camus, sa révolte existentielle contre l'injustice... Ma mère y a puisé sa confiance...

Finalement, à bien y penser, le cœur ne ressemble peut-être pas à l'oiseau mais à l'araignée. L'oiseau s'envole en déployant des ailes qui résistent à l'air. L'araignée procède d'une autre façon, elle tisse littéralement des liens. Et fixée à ses liens, elle se met à danser joyeusement au-dessus des abîmes. Si elle ne crée pas de lien, elle tombe.

C'est peut-être cela le cœur.

Si vous placez un cœur humain dans un endroit quelconque et que vous le laissez nu sans bien ni mal, donc sans reproche, il tisse des relations avec tout ce qui bouge : l'arbre qui est là, le pinson, le chien, le chat, la fleur, le brin d'herbe, l'enfant, la femme, l'homme, le vieillard, le pauvre, le mourant... Et alors, il trouve son bonheur dans l'abîme comme l'oiseau le trouve dans l'espace. Il danse dans ses relations, il vit dans l'amour. Il trouve dans chaque chose, plante, animal ou personne, une source de nourriture et d'expression. De cette nourriture et de cette expression, il tire son existence et sa joie.

Mais qu'est-ce qui se passe?

C'est de l'abîme que surgit l'amour comme le fil de l'araignée surgit de sa glande à soie.

Vous avez tous fait l'expérience d'écrire une lettre d'amour. Il y a un moment où un silence complet se fait en nous. À l'instant précis où on ne sait plus du tout ce que l'on va écrire, on se met justement à écrire pour vrai. Le cœur fait surgir de l'abîme, de sa glande à soie, une poésie qu'il n'avait pas imaginée. Ensuite il est complètement estomaqué que cela soit sorti de lui.

Et plus l'autre apparaît plongé dans l'abîme, plus notre abîme se relie à son abîme naturellement. C'est pourquoi les pauvres, les agonisants, les souffrants nous attirent tellement.

C'est précisément cela la compassion, l'accompagnement fraternel, les soins spirituels : c'est l'abîme en soi qui se relie à l'abîme en l'autre, et alors, un fil de soie se forme et dans ce fil de soie, la lumière de la poésie passe et traverse toutes les croyances, n'importe quelle croyance et idéologie.

Qu'est-ce qu'une âme? C'est un gouffre qui tire son existence de ce qu'elle n'est pas. Et cet acte parfait dénué de pourquoi et parfaitement gratuit est l'essence même de la joie.

C'est l'héritage de ma mère. Ce n'est pas un petit héritage.

C'est pourquoi Jésus disait : Heureux les pauvres car ils sont déjà plongés dans l'abîme.

Regardez autour de vous et en vous, il n'y a que la pauvreté. Si vous ne trouvez pas dans l'acte de la pauvreté votre joie, alors vous risquez de vous laisser conduire par des aveugles, vous vous enfermerez dans une idéologie quelconque. Hélas! c'est tout votre bonheur qui n'aura plus de place pour s'étirer le matin dans un grand paysage.

Nous sommes des pauvres. Nous sommes impuissants devant les souffrances du monde, nous n'avons pas beaucoup de moyens. Alors nous sommes debout sur le seuil de la fraternité, sur le seuil de l'abîme de notre âme qui ne désire que se relier à l'abîme de l'autre. À partir de ce seuil, nous pouvons nous abandonner à l'amour.

Faites selon votre pauvreté. Vous vous abreuverez dans les yeux de ceux qui pleurent, vous connaîtrez la tendresse des enfants, des vieillards, des mourants et au bout de quelque temps, vous serez reliés de cœur à cœur, d'âme à âme, de corps à corps avec des dizaines de personnes humaines dont beaucoup auront traversé les portes de la mort. Par eux, vous connaîtrez un peu de la joie des grands voyageurs de l'abîme. Vos bras seront des racines, vos cœurs seront des ramilles, vos âmes seront des constellations d'étoiles, vous serez tel un réseau de rayons solaires, pénétrant toutes les âmes humaines.

Vous ne verrez plus des enfants mourir, mais des cœurs s'agrandir. Dans la fraternité humaine, la mort n'existe pas puisque l'amour a tout relié.

Aujourd'hui, ce soir, demain, nous avons besoin les uns des autres car la vie des êtres humains est toujours parsemée de déceptions, de frustrations, de souffrances, de malheurs.

Si un enfant, une femme, un vieillard, un itinérant meurent dans la solitude, nous en sommes privés. Si l'un d'entre nous l'attrape et le relie à son cœur, nous en profitons tous.

Car nous sommes tous un, nous sommes une même humanité.